

c'est ainsi que je m'essouffle  
 au baiser d'une déflagration  
 sur le grain ciel de ta peau  
 éthéré jusqu'aux blancheurs  
 bleutées des âmes vagues  
 quand sourit un cri de poudre  
 noircit ton regard d'un masque  
 couve un feu sec et mutique  
 où tu es ta part de ténèbres

un bouquet de rémiges

le diable se cache au croisement des regards

À perte de vue, sur la mer vert de gris, chaque rang de vagues formant le velouté d'une strie, sous un ciel céladon rageur et d'une pureté accablante, quand une ligne d'horizon se dessine en un rayonnement. D'un miroitement de vif-argent, glisse et s'esquive, condensant l'éclat de toutes les lumières du jour pour étirer, sur le point de basculement, une ligne de blanche incandescence. L'horizon en fusion. Prêt à s'écouler de l'autre côté du monde. Ignition de cataclysme. D'une netteté nucléaire, létale, jusqu'à l'évaporation.

et plonge dans un mortier de lave  
 cultive ses effluves de corne brûlée  
 Samaël connaît les feux des deux mondes  
 au pli d'un creuset et recueille les cendres  
 quand d'un alambic il distille l'essentiel  
 et les larmes d'écaïlle d'une licorne noire

S'inspirant des tonneaux de la mort, manège qui toujours le fascina tant par la simplicité de son principe que par sa dangerosité, mais peut-être encore par l'apathie créée par le ronflement puissant du moteur de la moto, bourdonnement aussi étourdissant qu'hypnotique, à l'instar de la fulgurante rotation de l'engin, étrange pendule s'enroulant

autour de son fût, Samaël imagina une machine, sorte de centrifugeuse surdimensionnée, dans laquelle, y installant un être humain, il parvenait à lui conférer une capacité de voler jusque-là inédite, relativement proche des dilatations pour le moins foudroyantes d'un voyage dans le temps. Enfournant dans son Icaridion d'entiers convois de drôles de loustics, ramassés ivres dans les ports ou à la porte des maisons de joie où ils avaient été ruinés, des briscards qui n'avaient plus rien à perdre tant ils avaient usé la vie avec ardeur, lurons qui n'étaient d'ailleurs pas toujours très volontaires pour cette aventure saugrenue, il les projetait ainsi, d'un coup de toupie, dans une expédition sans retour, outre la toile du ciel, de l'autre côté de l'éther. *Là où ne sais*, avait osé un saint parmi les expérimentateurs de cette infernale mécanique.

que d'étrangetés peuvent les mots

Saint Georges chevauche son dragon

croisant une lance qui fendait l'air, les virevoltes d'une plume  
 le javelot se logea dans l'œil de la providence  
 de son destin borgne il va maintenant claudiquant

Je le pris dans mes bras. Pietà qui allait d'un pas de tango, au risque de glisser sur le vieux marbre ébréché du palais. Je le hissais sur mes épaules. Il riait. Je le soulevais comme le fait le pasteur portant l'agneau blessé. Il riait de plus belle. Qu'il est bon d'être sauvé. Je traversais les grands salons, le patio et les jardins, les allées couvertes de lianes et les couloirs qui fendaient la nuit, les murmures et les secrets, les ombres et leurs timides âmes. Je le rendais comme il aurait pu dire « *et me voilà rendu!* »... Mais à qui? Vers où?... Je ne le savais pas encore. Il s'était finalement endormi sur mon épaule et je l'entraînais dans ma nuit, profonde et creusée d'inconnu. Sa confiance ressemblait à la mort du chevreuil porté sur l'épaule du chasseur. D'un abandon aussi dérisoire qu'émouvant. *Là où ne sais*, pensai-je, voilà où nous allons.

j'aime la nuit que tu caches dans tes creux  
 que les mots sont d'amour  
 d'un pli je défais tout ce que tu m'es  
 filent les doigts d'une Moire

D'un clignement d'éclair, dans une foudre zébrant la nuit avec la force du jour, je vis le canevas du ciel se ramasser en tumescences bien inquiétantes, boursoflures qui autour d'une dentelle de nuages coléreux se brodèrent d'épais points de feston, d'arêtes cossues, des tourbillons de larges chevrons cousus en lancés fébriles, de points d'épines à la volée, frangées de courroucés et lapidaires points de Palestrina, autant de passements qui retenaient le ciel, l'empêchant d'être aspiré par la tornade qui allait de lui à lui-même. Une vaste implosion. La nuée se déchirait seule, dans un spectacle effroyable, sans que la terre ni la mer n'en fussent touchées. Le typhon ne secouait que la voûte céleste. Au-dessous, la Création observait avec terreur la trame de l'empyrée se défaire et l'espace s'ouvrir sur le néant d'un infini dans lequel Dieu se serait caché. Était-ce le vingt-sixième jour d'un étrange mois de Sabbat plagiant, inversées, les sacralités du mois de Ramadan, quand s'ouvre la nuit pour tous ceux dont la vertu de justes et l'innocence auront dessillé le regard? Quand l'homme brodait un tableau apocalyptique, où se révélait son échec en tant que conscience, l'éther se fendait en larges pans au fond desquels n'apparaissait, eut-on pu croire, que le bleu profond et ému du néant. Une licorne noire et ailée, Al Buraq des ténèbres, traversa la déchirure pour s'en aller paître les étoiles.

au-delà de l'hymen

Elle s'était enfuie de tout cet impossible vacarme. Elle avait trouvé le sommeil dans une prairie d'alpages, sur les replats d'un col de montagne, là où déjà viennent paître quelques chamois et de valeureux bouquetins. À la fin de l'été y poussent de rares edelweiss, couverts de leur léger duvet les protégeant des nuits glacées de l'altitude. Elle était couchée dans une tapisserie tissée de delphiniums, de solaires et robustes

arnicas et de colchiques mélancoliques. Des coquelicots étaient venus si haut pavaiser leur éclat, parmi les bleus violets et arachnéens des fiers chardons, au beau milieu des graminées, sesleriae et fétuques échevillées, un tapis améthyste et lilas d'adénostyles et de pigamons aériens, de robustes laiterons, de sophistiquées et vertueuses aconitum nappes, d'astragales, d'hélianthèmes, de gentianes sages et discrètes et de quelques méticuleux œillets perdus loin des jardins qui les avaient cultivés. Sa joue sur un coussin de renoncules, elle rêvait dans ce creuset que les sommets s'éloignaient pour ne laisser place qu'à un horizon de ciel clément, entièrement brossé dans ces bleus puissants qu'affectionnait Giotto. Elle était venue promener sa solitude à ce niveau des mauves du monde où l'infini se rejoint lui-même sur un parterre scintillant des couleurs de la terre.

brodées comme on souffle sur la glèbe  
 sur sa robe flottaient des guirlandes d'ancolies et de campanules  
 déjà elle était le terreau où grandir  
 son rêve plein d'une folie de fertilité

c'est ainsi que je l'ensemenciais

quand d'une glycine ruisselait un parfum de soleil

Un cédrat fendu recouvrait la moitié de mon visage. Cyclopéen, je humais l'acidité spongieuse du fruit entaillé. Un filet d'humeur vitrée s'écoulait sur ma joue et le long de mon cou. Séminal. Le soleil était dans mon œil. Iris incandescent se volait de feu, dont le mot seul était bien faible pour qualifier cette fission. Un parfum de lime et d'hélianthe mêlés. Le chant de la terre derrière un masque de pulpe. Et l'autre œil, *etrog*, dans le creux de la main.

Elle se couvrit le visage de son foulard cousu dans le plus délicieux crêpe de soie jamais tissé par l'homme, brodé des corolles d'ancolies et de campanules, d'astragales et d'hélianthèmes, de branches fauves de

bougainvillées et des folles guirlandes d'un jasmin indocile. Elle voulait ainsi se protéger quand le monde lançait à l'aveugle, contre tout ce qui allait, grenades lacrymogènes et bombes sonores, frémissements de phosphores et pluies de magnésium incendié. Quels efforts de beauté pour tenter de réduire à néant. Elle cacha encore son visage avec tout un voile tressé d'embruns iodés et de parfums de varech, du bruit des ruisseaux dans les montagnes et de celui du vent dans les champs de seigle et les sombres chênaies. Elle couvrit ses longs cheveux auburn, noués en natte qu'elle enroula autour de son front, du linceul de ses pères dont elle se servit comme d'un haïk, et de prières parfumées d'encens qui s'en montrèrent embaumer le ciel. Elle se savait aimée. Comment le mal pourrait l'atteindre? Seule la trahison de l'amour aurait maintenant pu fissurer sa cuirasse de poèmes et de bienveillantes pensées. Sa faille était donc là, trop aimer, entaille par laquelle aurait pu s'écouler toute la douleur du monde jusqu'à la noyer. Elle remonta son foulard sur son nez, un joyeux fleurissement soulignant la puissance de son regard, et décida d'affronter tout cela franchement, affirmant, pour le monde mais pour elle-même avant tout, que rien ne viendrait jamais à bout de son amour.

jusqu'à son explosion de saveurs

au manège tournent des âmes en peine

Un vieux cheval, qu'un groupe d'enfants délurés avait équipé d'une belle paire d'ailes récupérée dans les poubelles d'un théâtre, attendait de s'envoler, les sabots plantés dans la boue d'une banlieue moribonde des marges du monde.

au bord d'un peu nulle part  
un terrain si vague qu'il ne savait  
des enfants heureux et guenilleux  
tout un sourire dans leur misère  
et du soleil dans leurs tourments  
riaient à la poussière d'avoir rêvé

une monture pour défier le ciel  
effacer les bords des infinis  
d'un coup d'ailes de papier  
et d'un galop fait de vent  
un filet de plaisir à sa traîne  
et des prières en étrivières  
allant son amble et le sacré

La rosse attendait docile qu'un courant d'air favorable l'aidât à s'élever. Stationnée auprès d'un vieux baril de métal oxydé, dans lequel on lui avait gardé de quoi se nourrir, elle paraissait un vieil avion de manège naufragé au milieu du décor désaffecté d'un film néoréaliste. Au loin, les enfants qui déjà l'avaient oubliée, lassés par tant d'immobilité, jouaient des parties de football infinies, dont le plaisir ne se tarirait qu'avec l'épaisseur de la nuit la plus profonde. Ils s'en iraient alors dormir, à cette heure où le Golem s'éveille et sort de son refuge pour, traînant dans son ombre la plus grande des solitudes, venir saillir l'effigie ailée.

*Ah! Sans amour, s'en aller sur la mer!*

Samaël équipa la barque, qui le mènerait à travers, le ciel d'une grande aile toute de splendides plumes. Il composa ainsi la voile de son navire : s'armant d'une patience d'archange, il parvint à récupérer une pleine besace de rémiges primaires dans les battements d'ailes martiaux du Rokh des légendes arabes; encore une poignée de rémiges secondaires furent arrachées au Sphinx sans qu'il s'en rende compte, pendant l'une de ses terribles colères; Samaël trouva les trois rémiges tertiaires nécessaires aux basses laizes de sa grand-voile sur l'aigle du Caucase qui chaque jour venait goûter au foie de Prométhée. Les bandes de ris furent conçues comme une grande couverture de tectrices, volées sur les gorges d'une colonie de flamants roses, quand les plumes des couvertures primaire et médiane furent cueillies sur les territoires d'un imposant groupe de pélicans. Un chef sioux lui offrit l'alule, tirant quelques souples rémiges de sa magistrale coiffe.

La petite couverture fut récoltée sur le sol d'une forêt où régnait un aréopage d'aras bavards aux plumages bleu azur et jaune lime, rouge cardinal et vert lichen. Samaël moissonna les plumes scapulaires sur la gorge d'un docile oiseau lyre. Le jour où il ferla son œuvre pour s'envoler vers le vide, sa barque fit quelques battements d'ailes qui lui donnèrent les accents d'un bien étrange vaisseau, monstre mêlant la mer et le ciel dans un lent glissement au long du courant des amples vents interstellaires.

Piégée dans le reliquat des rets d'une très ancienne tempête solaire, sa monture rua et se renversa, poussée par la force de l'ondoiement. Samaël flottait aux côtés de l'animal, se retenant à ses flancs haletants. Le frissonnement du nuage de particules ionisées formait un reflux de souffles, vaguelettes qui s'écoulaient autour du palefroi et de son cavalier, les repoussant à chacune des lentes déferlantes plasmiques, onctueuses presque, plus loin encore vers le néant. La matière paraît parfois avoir conscience de sa capacité à pouvoir tout emporter. Un tsunami magnétique. La licorne noire paniquait d'être ainsi prise dans des courants astraux qui lui ôtaient tout contrôle sur sa marche, mais son cavalier riait tant à ses côtés qu'elle se sentait cependant à l'abri du pire. Il fallait se laisser submerger, déporter par les ondes telluriques, abdiquer toute résistance, s'abandonner aux houles s'étirant jusqu'aux confins du monde et qui, remplissant la boucle de leurs vastes mouvements, ramèneraient bien un jour leurs victimes à leurs propres centralités. Samaël, accroché à sa licorne, regardait le ballet des vagues et se laissait bercer au cœur de ce qui ressemblait à une aurore boréale. Quand de vastes pans sinueux de lumières bleues et roses et d'un vert turquoise se déployaient devant ses yeux, autour de lui et jusqu'en lui, pour plus loin encore l'emmenaient avec son coursier. Contre un tel flux de masse coronale, le naufrage était sans recours, mais quel plaisir que de se livrer à une noyade sous l'égide de tant de beauté. Samaël y aurait bien laissé son immortalité.

là-bas, en bas, si bas sur la Terre, tout donc avait une fin

Sur la plage s'écrasait une lumière de mitan, desquamante et abrasive, énergie d'un magnétron diffusant ses ondes jusqu'à en irradier, cautériser, faucher tout le paysage. La mer s'était figée dans un bleu gris plein de doute. Seule une légère brise parvenait encore à faire onduler la surface de l'eau et ce qui restait des hautes herbes parsemées au long des dunes. Quand le Nord tenta maints assauts contre le soleil pour se défendre de son ire et se protéger de ses rayonnements, les hommes du Sud, si bien habitués à tous les bombardements, le cuir tanné, sourirent devant la divine providence de cette tempête solaire. « *Dieu est grand* », clamèrent-ils, le nez tourné vers le ciel. La bonne étoile, prise d'un mouvement de colère, tumultueux et orgiaque, douçait le monde de ses rais, jusqu'à purifier la Terre de toute la malveillance qu'elle avait jusque-là laissé fleurir sur son sol.

C'est alors qu'il se saisit de la nuit et l'attira à lui, désespérément, comme s'il était question de vie ou de mort. Plaqué contre l'ombre, sa main bleutée sous un rayon de néant, il arracha le monde comme une vaste toile numérique, qu'il jeta à ses pieds. Des poussières d'étoiles voletaient dans les derniers rets de lumière. Juste avant que plus rien ne soit, à jamais.

*désormais plus rien n'est possible...*

*Que mon sort est amer !*

*Ah ! Sans amour, s'en aller sur la mer !*

J'avais retrouvé en Jesse Littell le diaphane de mon grand ami Petrus, dont le corps, immense et cachectique, qu'il charriait comme d'autres sortent ébahis et incrédules d'un camp de la mort, n'avait jamais été véritablement incarné. Petrus était un fragile assemblage d'énergies délétères, qui tenaient entre elles, bon an mal an, dans un édifice long et pointu d'os, de chair et d'eau, de fluides et de poils blonds, d'ongles bleutés et de mystères, qui continuellement paraissait devoir s'effondrer. Petrus aurait pu être une pure pensée, si son corps ne l'avait tant ramené à une matérialité hostile qu'il défiait, opiniâtre, en se vouant

âme et corps à une sexualité qui lui donnait le sentiment d'être, enfin, entièrement. Mais il devait chaque seconde de sa vie se battre pour faire avancer, tenir droite ou s'arrêter, cette machine presque indépendante de sa volonté, qu'était son corps. Jesse Littell présentait la même transparence, l'opalin d'un oubli d'être, le lacté d'un biscuit de porcelaine encore inachevé, quand son corps, à lui, avait de l'allant, une fluidité tournant autour de sa hanche, qui faisait de sa présence au monde l'expression d'une possible fécondité inextinguible : une énergie, ramassée sur elle-même, capable de se reproduire indéfiniment et jusqu'après la disparition de Jesse Littell lui-même. Un être de pur désir incarné, de la même façon qu'un incessant appel lancé au corps à corps. Il en faisait exister l'autre, tous les autres, dans un frémissement de convoitise et dans une forme de révélation autour de sa sensualité. Face à lui, chacun n'était plus qu'un désir pointé comme un trait lancé dans le vide, carreau projeté avec toute la puissance que pouvait une arquebuse. Une absolue énergie charnelle. Tout être qui avait la chance de le croiser advenait. Sculptés dans la même lumière, Petrus et Jesse Littell étaient pourtant aux antipodes du faisceau des possibles énergies de la vie. L'un n'existait qu'en épuisant sa difficulté à subsister dans une sexualité sans fond, quand l'autre, presque ascète, irradiait de tout ce que l'être était possiblement, et notamment de désirable, et donc de convoitable, mais aussi d'intarissable.

à travers la chair

Dans les décombres et les ruines de la fin des temps, on ne retrouva presque rien, si ce n'est un bristol sur lequel étaient imprimées trois photographies d'identité similaires, dans un parfait état – la quatrième manquait, soigneusement découpée, laissant un rectangle vide au bas du carton à droite; sans doute avait-elle été utilisée pour le renouvellement d'un passeport ou l'abonnement à un club de sport ou à une bibliothèque. Le visage impavide de Petrus y apparaissait, sur lequel, l'une des rares fois dans sa vie, on le voyait sourire. D'un sourire

*monalisien*, insistant sans être là, creusant une indécision dans la question de savoir d'où tenait ce ravissement. Un sourire que l'on osait imaginer divin, puisqu'insaisissable. C'est donc là qu'il avait enfin trouvé son incarnation possible : en un triptyque de lui-même, imprimé sur papier argentique glacé, où son effigie comme multipliée à l'infini et ainsi rendue abstraite, s'effaçait derrière l'irréalité d'un sourire qui n'en était pas un, dernière image de ce que fut l'humanité laissée à un monde sans conscience de lui-même et sans Dieu. Il avait donc pu être quand tout avait disparu.

*Il dit personne sur terre ne me connaît  
Je ne parle pas et j'ai tout donné  
Le monde est plein de ronces et ce que je cherchais  
Je ne l'ai jamais trouvé  
Il dit je ne parle pas et mon cœur brûle  
Et j'ai déchiré mon cahier*

ce qui reste du passage des hommes

jusqu'à l'ombre d'une ombre et ses reliefs  
un oratorio, ses silences et quelques rebuts  
les débris d'un temps parvenu à ses fins

La fin de tout serait un lac anthracite gonflé de silence et de soupçons, sur lequel roulerait un ciel ourlé de fureur et de nuages cossus, un dôme replet d'intumescences s'enroulant les unes sur les autres, par lesquelles il se dévorerait lui-même, autophage. Un ciel creusé et profond, fissuré d'une cicatrice, faille de lumière pleurant un jour blanc et froid. Je me souviens d'un voyage avec ma mère sur les bords de la Mer de Galilée, un hiver où le lac de Tibériade était agité par une tempête qui le remuait jusqu'à ses profondeurs les plus sombres. Le temps de mon séjour, un grain permanent hérissait les eaux tourmentées et une brume inconsistante glissait lentement, derrière laquelle s'élevait, implacable, le haut horizon des sommets du Golan. Si le centre du lac présentait l'aspect

d'un calme de crise contenue, ses rivages étaient bouleversés par des vagues aussi furieuses que celles d'un océan. Quelques années après avoir vécu cet étrange ouragan, il me vient à l'esprit que la fin du monde pourrait ressembler à cette mer de Tibériade, large lac en proie à ses propres tourments et à la furie d'un ciel qui n'attendrait plus rien de la Terre des hommes.

pavement de neige anthracite  
s'avalanche de nuit et de cendres  
et un lac se couvre de ses glaces

Le fabuleux animal à corps d'homme et tête de bélier leva ses naseaux vers le ciel pour mieux en humer les relents de soufre et, d'un geste aussi autoritaire que d'oblation, une vieille caméra Bolex 16 mm au poing, il commença à filmer tout cela. Il fallait archiver l'instant, puisque l'instant assurait par essence qu'il ne serait définitivement plus (aujourd'hui est mort Jonas Mekas, qui d'une certaine façon filmaît comme ces *Cheminements* tentent l'écriture).

Une laine blanche frisant sur son torse.

G. me rapporte à l'instant qu'une vieille baronne belge de ses amis lui confessait, jusqu'à en faire sa devise : « *Que de peines nous souffrîmes pour des choses qui jamais n'arrivèrent !* »

Un personnage à corps d'homme et torse de buffle se pencha sur le miroir noir, en lapa le tain et se délecta de la saveur d'écaïlle brûlée qu'avait prise l'eau du lac.

carde ce qui du temps s'effrange

Elle avait couvert son front des opulentes corolles, épais pétales carnés de velours, de grosses roses d'un rouge si sombre qu'elles paraissaient de désespérance. Sa tunique noire était imprimée de fleurs de pavots violâtres et lumineuses et d'amples chrysanthèmes d'un jaune safrané.

Un collier d'or s'enroulait autour de la blancheur de son cou, sur sa poitrine qui se soulevait lentement, au rythme de son émotion. Sous ses cheveux de jais retenus dans une couronne de tresses, deux perles de corail s'accrochaient avec gourmandise aux lobes de ses oreilles. Elle regardait son image péniblement se refléter dans les eaux noires clapotant contre un rivage de cendre, sans jamais penser qu'elle voudrait s'y noyer. Elle ne se fondrait qu'au vent qui balaie cette poussière.

danser, c'est cela que danser

d'un vieux tango sur des dalles ébréchées

un miroir de marbre poli

qu'il pénètre à coups de bélier

une *dabkeh* de tous les diables

Déguisée dans une combinaison moulante rouge et bleue, une cagoule sur la tête prenant les formes aussi bien de son imposant chignon que de son menton prognathe, la vieille baronne belge, amie de G., revint à la charge : « *Rien ne sert d'être un super héros. Il suffirait de savoir mourir dignement.* »

C'est au bar du bowling qu'il comprit tout cela. Il buvait un soda tiède et observait. Le chuintement de la boule roulant sur la piste mélaminée impeccable, le fracas des quilles éjectées contre les parois de plastique et d'aluminium, le bruit carcéral des *pinspotters* qui ramenaient boules et quilles à leurs places, la musique disco désuète, les sourires des filles impatientes d'en découdre, ceux des garçons qui gonflaient leur séduction, l'ennui et le désir surnageant dans un effluve de déodorants usés et des imperceptibles capitons d'hormones... Une boule dans un jeu de quilles. Et une trappe d'ombre qui avale tout ce qui ne saurait tenir droit.